

The poetic of space in *The way of the word*, by Nicolas Bouvier

Jaleh Kahnamouipour^{✉1}  009-0008-0347-8858 Katayoun Shahpar-Rad ²  0000-0002-7811-402X

Azine Hossein-Zadeh ²  0009-0006-0284-0208

1. Département French Language and Literature, Professeure, Université de Téhéran, Téhéran, Iran..E-mail : jkahnmoi@ut.ac.ir
2. Département French Language and Literature, Maître de Conférences, Université Hakim Sabzévéri, Sabsévar, Iran,..E-mail : k.shahpar@hsu.ac.ir
3. Département French Language and Literature, Maître de Conférences, Université Hakim Sabzévéri, Sabsévar, Iran,..E-mail : azine@hsu.ac.ir

Article Info

ABSTRACT

Article type :

Research Article

Article history :

Received 27 June 2023

Received in revised form :

18 August 2023

Accepted : 21 August
2023

Published online: January

2024

Keywords :

*Bouvier, The way of the
word, perspective, space,*


Collot.

Cite this article : Kahnamouipour, Jaleh; Shahpar-rad, Katayoun & Hossein-Zadeh, Azine. " The poetic of space in The way of the word, by Nicolas Bouvier". *Plume, Revue semestrielle de l'Association Iranienne de Langue et Littérature Françaises.* , , 2023 19, 38, 535-559, -.DOI : <http://doi.org/doi : 10.22129/plume.2024.437253.1278>.



La poétique de l'espace dans *L'usage du monde* de Nicolas Bouvier

Jaleh Kahnamouipour^{✉1}  009-0008-0347-8858 Katayoun Shahpar-Rad²  0000-0002-7811-402X

Azine Hossein-Zadeh²  0009-0006-0284-0208

1. Département French Language and Literature, Professeure, Université de Téhéran, Téhéran, Iran..E-mail : jkahnmoi@ut.ac.ir
2. Département French Language and Literature, Maître de Conférences, Université Hakim Sabzévéri, Sabsévar, Iran,..E-mail : k.shahpar@hsu.ac.ir
3. Département French Language and Literature, Maître de Conférences, Université Hakim Sabzévéri, Sabsévar, Iran,..E-mail : azine@hsu.ac.ir

Article Info	Résumé
Type d'article : Recherche originale Date de réception 27 juin 2023 Date de révision 18 août 2023 Date d'approbation : 21 août 2023 Publié en ligne : Janvier 2024	Le célèbre récit de voyage de Nicola Bouvier <i>L'usage du monde</i> publié en 1963, presque dix ans après son séjour en Orient effectuée en compagnie de son ami peintre, Thierry Vernet, continue toujours d'interpeller les lecteurs contemporains. Outre l'intérêt historique et géographique de l'ouvrage qui dépeint l'Orient des années cinquante, l'écriture poétique de l'auteur et ses descriptions révèlent une sensibilité et une ouverture d'esprit hors pair, signes d'une activité créatrice prouvant que Bouvier ne se veut pas un simple observateur d'exotisme, mais un sujet regardant qui participe de tous ses sens pour construire les paysages et les horizons qu'il a voulu explorer. L'analyse des paysages et des espaces décrits par Bouvier, réalisée grâce, en particulier, aux outils de la critique thématique, ceux que Collot a mis à notre disposition, nous permettra de mieux cerner la poétique de l'espace, telle qu'elle est pensée, perçue, saisie par le voyageur et telle qu'elle est transmise au lecteur.
Mots-clés : <i>Bouvier, L'usage du monde, espace, paysage, Collot.</i>	

Cite this article : Kahnamouipour, Jaleh; Shahpar-rad, Katayoun & Hossein-Zadeh, Azine. "La poétique de l'espace dans l'usage du monde de Nicolas Bouvier". *Plume, Revue semestrielle de l'Association Iranienne de Langue et Littérature Françaises*, , 2023 19, 38, 535-559, -.DOI : <http://doi.org/doi : 10.22129/plume.2024.437253.1278>.



« Le paysage est défini par le point de vue d'où il est envisagé : c'est dire qu'il suppose, comme sa condition même d'existence, l'activité constituante d'un sujet » (Collot, 1986 : 211). Ces propos ne montrent-ils pas la relation entre sujet et objet ou entre le moi et le monde environnant, l'opposition entre la finitude des hommes et l'infinitude de la nature ? Le cadre ne permet-il pas à l'imagination de capter pour la dompter, la profondeur de l'infini ? Et les points de vue sur cette infinitude de la nature ne changent-ils pas selon les personnes qui observent le paysage ? Nombreux sont les récits de voyage, parmi d'autres genres littéraires, qui nous montrent cette tâche du voyageur/auteur à accéder à cette infinitude de l'espace et de la nature, en racontant son espace intérieur par le biais du paysage extérieur, comme le souligne Michel Collot : « Ce n'est plus le dedans qui raconte le dehors, mais le dehors qui raconte le dedans » (Collot, 2014 : 16).

De la sorte, Collot insiste sur le primat de l'individualité de l'observateur. C'est l'intérieur de l'être qui regarde et l'extérieur observé qui donnent lieu à la description, laquelle tisse des liens privilégiés avec l'espace environnant y compris le paysage, le lieu, et même les objets et les personnes avec leurs habitudes, leurs gestes, leur façon de vivre, ainsi que certaines propriétés et circonstances qui les caractérisent. A ce titre, nous pouvons dire qu'une grande partie des récits de voyage, surtout à partir du XX^e siècle, tout en demeurant descriptifs quant au paysage exotique, s'intéressent à la question du rapport du sujet voyageur à l'Autre. Pour ce qui touche les voyageurs en Orient, il faut préciser qu'outre leur nombre bien plus restreint auparavant, il existait une tendance égocentrée qui semblait oublier les rapports de réciprocité qui se tissent entre le voyageur et l'Autre. Or, à partir du XX^e siècle, surtout après les années 1950, l'Oriental est de plus en plus doté d'un regard et d'une culture qui peuvent modifier ceux de l'Occidental. A ce propos l'auteur/voyageur suisse Bouvier dont une majeure partie de l'ouvrage *L'Usage du monde*, est consacrée à l'Iran, propose une

image particulièrement évocatrice de cette nouvelle ouverture à l'altérité des individus et paysages à découvrir :

Combien d'années encore pour avoir tout à fait raison de ce moi qui fait obstacle à tout ? Ulysse ne croyait pas si bien dire quand il mettait les mains en corne pour hurler au Cyclope qu'il s'appelait **Personne**. On ne voyage pas pour se garnir d'exotisme et d'anecdotes comme un sapin de Noël, mais pour que la route vous plume, vous essore, vous rende comme des serviettes élimées par les lessives qu'on vous tend avec un éclat de savon dans les bordels. On s'en va loin des alibis ou des malédictions natales, et dans chaque ballot crasseux coltiné dans des salles d'attente archibondées, sur des petits quais de gare atterrants de chaleur et de misère, ce qu'on voit passer c'est son propre cercueil. Sans ce détachement et cette transparence, comment espérer faire voir ce qu'on a vu ? (1990 : 40)

La tentation, aussi bien que la différence de l'ailleurs et de l'autre incitent donc le voyageur à être très ouvert vis-à-vis du monde de l'Autre. Ce qui est parfaitement le cas de Bouvier lui-même, dont *L'Usage du Monde* sera ici notre objet d'étude. Vu sa passion pour les mots, la musique et l'art, nous essayerons de montrer dans quelle mesure on peut parler d'une poétique de l'espace dans cette œuvre. On tentera de voir comment il cherchera à s'effacer jusqu'à la mort – puisqu'il utilise l'image du cercueil – pour laisser apparaître l'altérité dans l'attente d'une nouvelle naissance de son propre moi.

1- La perspective de l'espace et du nomadisme

En nous basant sur les apports de Jean-Pierre Richard et à sa suite, sur les réflexions de Michel Collot¹, comme continuateurs des

¹ Bien qu'il existe un lien entre l'approche de Jean-Pierre Richard et celle de Collot, il est à préciser que ce dernier, dans sa démarche critique, dépasse le stade de l'identification avec l'écrivain ou le poète, ce qui est propre à l'approche richardienne, pour le compléter par une démarche structurale (Voir N. Khattat et J. Kahn mouipour, 2015 : 8-12), ce qui lui fait jouer un rôle primordial dans la réhabilitation de la critique thématique exposée aux reproches du structuralisme y compris celui de Gérard Genette qui, dans *Figures I*, tout en faisant une critique fondée sur le postulat sensualiste et eudémoniste chez Jean-Pierre Richard, considère ces deux postulats comme pertinents dans une approche critique (cf. Genette, 1966 : 91-99).

pionniers de la critique thématique des XIXe et XXe siècles, nous tenterons d'examiner de près la poétique de l'espace dans le texte de Bouvier, dans ses aspects les plus concrets et les plus précis.

Dans un souci d'objectivité et peut-être pour rappeler que la réflexion sur la représentation de l'espace en littérature a toujours constitué un sujet de réflexion, reportons-nous, tout d'abord, aux divers espaces que Gérard Genette présente dans « La littérature et l'espace ». Selon Genette : « La littérature, entre autres « sujets », parle aussi de l'espace, décrit des lieux, des demeures, des paysages [...] nous transporte en imagination dans des contrées inconnues qu'elle nous donne un instant l'illusion de parcourir et d'habiter » (Genette, 1979 : 43).

En réalité les critiques thématiques tendent à privilégier ce type d'espace. Il peut recouper l'ailleurs tel qu'il est traité dans la thèse de Lasnier (2010). Mais à l'inverse de cet espace représenté, on peut en discerner un autre qui est appelé par Genette « Quelque chose comme une spatialité littéraire active et non passive, signifiante et non signifiée, propre à la littérature, une spatialité représentative et non représentée » (*Ibid.* : 44). Et il insiste sur l'effet d'explication de cette spatialité par l'écriture :

Cette spatialité du langage, dit-il, considérée dans son système implicite, le système de la langue qui commande et détermine tout acte de parole, cette spatialité se trouve en quelque sorte manifestée, mise en évidence et d'ailleurs accentuée, dans l'œuvre littéraire, par l'emploi du texte écrit. (*Ibid.* : 45).

Les réflexions de Genette concernant la mise en écrit d'une vision de l'espace, insiste tout particulièrement sur l'individualité du sujet écrivain qui, plutôt que de vouloir rendre compte de la réalité ou de l'authenticité de ce qui est écrit, met en scène sa propre individualité et le fonctionnement même de son imagination. Autrement dit, aussi bien chez Collot que chez Genette, c'est l'activité du sujet voyageur et regardant qui prévaut.

En nous basant sur ces réflexions, nous tenterons de voir de quel genre de vision de l'espace on peut parler concernant *L'usage du monde*? Puisque l'ouvrage est un récit de voyage et que le voyageur se trouve face à des paysages inconnus, il est certes touché par les divers aspects de la spatialité littéraire ; or, compte tenu du fait que le récit à proprement parler est rédigé plusieurs années après le voyage réalisé dans les années 1950, on peut supposer qu'il y a peut-être une différence entre le vécu du voyageur au moment même où il prend contact avec l'altérité et ce qu'il note dans le texte à publier. A cet égard, le titre de l'ouvrage se révèle éclairant : *L'usage du monde*, signe en quelque sorte l'humilité du sujet voyageur et sa petitesse devant un monde dont il cherche à comprendre l'usage.

Le voyage, dit-il, est une grande leçon de modestie et de dépouillement, je crois que c'est sa principale vertu. Et si on arrive à se transformer en rond de fumée ou à être couleur de muraille, on passe partout. (Radio France, Avril 1995)

Dans cette phrase où Nicolas Bouvier présente sa conception du voyage, sur France 2, en 1995, il reprend la fameuse phrase de son récit de voyage que l'on peut voir sur la quatrième de couverture de l'édition de 2009 « On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait. » 'Qu'entend donc exactement Bouvier par « se transformer en rond de fumée ou à être couleur de muraille » ? Pour mieux saisir le sens de ces deux métaphores, il nous faudra nous attarder sur la phrase précédente où l'auteur cherche une moralité au voyage qui est d'atteindre la modestie et le dépouillement. Or, ces derniers ne sont pas donnés à tous, d'où l'emploi du verbe **arriver** dans une phrase hypothétique. Par la suite, l'inconsistance matérielle de la fumée et le désir de camouflage que laisse entendre la transformation en couleur de muraille révèlent la volonté de réduire au minimum l'altérité de l'observateur pour la fondre dans le paysage. Cette sensation d'intimité avec le cadre à laquelle l'auteur se prépare volontairement n'est-elle pas un signe de la dialectique de ce dernier avec les

profondeurs insondables de l'imagination qui permet de faire du récit de voyage quelque chose qui va au-delà d'un simple voyage ? Entre temps, il faut préciser que nous n'avons nullement l'intention de traiter tous les aspects de l'espace dans cet ouvrage de Bouvier et que nous nous pencherons plus particulièrement sur l'authenticité de ses descriptions et sa position plus ou moins sans parti pris, sans idées préconçues et sans intransigeance, face à ce qu'il voit, apprécie ou désapprouve, tout en restant très proche de la réalité des chemins parcourus. Pourtant n'oublions pas que cette présence du « moi » de narrateur dans le monde qui l'entoure et son point de vue face à cet univers ne sont pas négligeables : toute son imagination qui le pousse à décrire le paysage est nourrie, sans doute, de cette perception à la fois rationaliste et cartésienne qui observe le monde objectivement sans compter la présence physique du moi cognitif et de celle de la phénoménologie qui attache de l'importance à ce « moi » qui observe le monde. En réalité ces deux modes de perception ne s'écartent pas l'un de l'autre, la différence consiste seulement dans la méthode : les scientifiques expriment et les auteurs ou poètes, sujets d'étude de la phénoménologie, rêvent. C'est ainsi que, face au paysage, le narrateur/auteur s'engage lui-même dans la structure de l'univers qu'il perçoit, il s'efforce de reconstruire cet univers d'après sa perception comme le fera la phénoménologie, mais l'important est de voir à quel point il reste fidèle à la réalité perçue et à quel point il réussit à obtenir l'adhésion du lectorat iranien pour qui il révèle la magie de ce qu'il n'avait pas vu auparavant.

A la lecture de *L'Usage du monde*, nous sommes amenés à voir à quel point il décrit fidèlement la réalité et comment l'infini se développe dans le fini de son imagination ; mais nous sommes amenés également à faire appel à notre propre imagination de lecteur ancré dans le vingt-et-unième siècle, pour saisir la spatialité littéraire propre à ce texte qui demeure historiquement et parfois géographiquement loin de nous. C'est ainsi que nous serons à même de voir ce qui est raconté ou retenu par quelques réticences, bref pour

voir l'image réelle et authentique de l'Iran dans les années 1950 et présentée par le biais d'images ou de métaphores littéraires. Ce faisant nous allons également étudier à quel point Nicolas Bouvier est prêt à ce détachement des idées reçues de ses prédécesseurs pour se donner au monde en tant qu'un nomade intellectuel. Car selon Marie Lasnier :

Pour Bouvier, le voyage est avant tout un prétexte à l'écriture. Bouvier tente en effet, grâce à cet exercice, de transmettre au lecteur une nouvelle perception et un usage du monde, à la fois, par rapport à sa rencontre avec l'Autre, mais aussi et surtout avec lui-même. Tandis que le récit de voyage représente pour Bouvier la possibilité de redécouvrir et écrire la diversité du monde de manière innovatrice, jusque-là encore quasiment inexplorée, il parvient ainsi à redéfinir principalement sa place d'écrivain et d'artiste en voyage, à travers une écriture qui lui est propre, se rapprochant plus d'une quête d'authenticité que d'exotisme. (2010 : 9)

Ce qui nous montre à quel point Bouvier est doté d'une âme sensible pour que son récit de voyage devienne un véritable miroir des paysages traversés et qu'il nous présente tout, espace, individu, culture, autant que possible, vivant et authentique.

2- Ecouter, entendre, sentir le monde

C'est en compagnie d'un ami peintre, Thierry Vernet, que Nicolas Bouvier entreprend un grand voyage, des Balkans au Japon, en passant par la Turquie, l'Iran et l'Afghanistan. Les deux voyageurs s'attardent dans les villages, se résignent aux aléas du voyage, mènent une vie de nomade, survivent tantôt en donnant des cours de français et demeurent constamment dans une paisible curiosité de connaître les traditions et les coutumes des pays traversés. Or, ce qui passe au premier plan pour le narrateur de *L'Usage du monde* n'est pas uniquement une quête géographique ou ethnographique dans la tradition des récits de voyage, c'est d'écouter le monde et d'entendre ce que ce dernier pourrait donner à l'homme. La fameuse phrase à laquelle nous avons déjà fait allusion installe le voyageur dans une

situation de réceptivité extrême, acceptant par là-même le risque d'être bousculé dans ses certitudes, quitte à voir s'effondrer les images préconçues : « Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait » (Bouvier, 2009 : 12).

3- L'expérience d'une transmigration et le nomadisme

Dès le début du récit, Bouvier montre qu'il est attentif à tout ce que ses cinq sens peuvent lui apporter, non pas uniquement pour sentir quelque chose de nouveau mais pour accepter de devenir « autre » en entrant dans une deuxième vie. C'est à Zaghreb, rempli de couleurs et de sons, qu'un paysage à la fois nouveau mais banal lui fait expérimenter une sorte de transmigration :

Je regardais tomber le soir, se vider une usine, passer un enterrement – pieds nus, fichus noirs et croix de laiton. Deux geais se querellaient dans le feuillage d'un tilleul. Couvert de poussière, un piment à demi rongé dans la main droite, j'écoutais au fond de moi la journée s'effondrer joyeusement comme une falaise, je m'étirais, enfouissant l'air par litres. Je pensais aux neuf vies proverbiales du chat ; j'avais bien l'impression d'entrer dans la deuxième. (*Ibid.* : 13).

Narré sur un mode léger et simple, puisque simple est la vie des gens qu'il rencontre au cours de son voyage, Bouvier se donne au langage poétique d'un nomade qui accepte de sortir de soi-même afin de se transformer au contact du monde qu'il parcourt, un nomade soumis aux imprévus de la route et du temps; c'est pourquoi Sarga Moussa, tout en appréciant la prose poétique de Bouvier, voit dans chaque mot de ce passage quelque chose à commenter :

Dans une sorte de rêverie rousseauiste hors-patrie, Bouvier ne se contente pas de décrire le spectacle, à la fois urbain et campagnard, qui l'entoure : il se donne à voir comme un élément matériel de la réalité même, comme une matière fragile destinée à disparaître. Sans doute faut-il deviner un souvenir de l'Ecclésiaste (12, 9) dans cette

image du voyageur couvert de poussière. Mais, pour Bouvier, tout n'est pas que « vanité ». Ou plus exactement, le caractère éphémère de l'existence humaine est accepté, mieux, il procure un apaisement profond, dans une sorte de symbiose entre un sujet qui, d'emblée, se donne comme effondré (la métaphore de la falaise), et un monde traversé par les signes de la mort (l'enterrement), de la désagrégation (le piment rongé) et du conflit (les geais querelleurs). (2004 : 166).

Au XVIII^e siècle c'est Rousseau qui nous a initiés à ce goût du nomadisme en écrivant ses parcours à travers l'Europe, cette disposition qu'il appelle « la manie ambulante » dans *Les Confessions* (Rousseau, 1959 : 54). Bouvier, à deux siècles d'intervalle, se livrant à ses méditations réelles et imaginaires n'est pas loin de son prédécesseur romantique et ouvert au monde. Mais son état d'esprit est bien loin de ses deux autres prédécesseurs, Tavernier et Chardin qui, avec des objectifs commerciaux et diplomatiques, au XVII^e siècle, ont fait des séjours en Orient et ont longuement parlé de Constantinople et d'Ispahan. Certes leurs récits de voyage en Orient sont, en grande partie, marqués par l'ethnocentrisme occidental, duquel Bouvier s'écarte largement pour décrire ce qu'il voit, entend et sent, sans consulter seulement son guide de voyage, en prenant le temps de respirer, s'arrêter et s'incruster dans un monde nouveau qui l'enchanté et qui lui laisse connaître l'autrui dans ses rapports à son environnement.

4- L'espace historicisé

Dans le texte de Bouvier, abondent des références au passé historique dans tout ce qu'il a de glorieux ou d'affligeant. En cela, Bouvier peut être considéré comme un pionnier d'un mode d'observation décrit par Michel Collot. Bouvier est un œil qui observe l'espace, tout en gardant à l'esprit l'Histoire et tout ce qui lie l'individu à son environnement. Cette aptitude est la confirmation d'une nouvelle dimension de l'Histoire :

Cette tendance à une spatialisation de l'histoire est aujourd'hui encouragée par le souci écologique, qui suscite une prise de

conscience des rapports qui lient l'homme et les sociétés humaines à leur environnement ; [...] La mondialisation oblige les historiens à tenir le plus grand compte des rapports que les sociétés humaines entretiennent dans de vastes zones d'interactions. (Collot 2014 : 17).

Dans l'extraordinaire épisode de Tabriz où Bouvier et son ami peintre, Thierry, sont obligés de séjourner plusieurs mois en attendant la fin de l'hiver, à la sortie d'une salle de cinéma, il décrit le paysage nocturne et hivernale :

... un froid saisissant vous prenait le souffle. Avec ses murs bas, ses ombres blanches, ses squelettes d'arbres décharnés, la ville tassée, tapie sous la neige et la Voie lactée, avait quelque chose d'envoûtant. D'autant plus qu'une chanson sauvage résonnait dans les rues siphonnées par le vent ; la police avait laissé branchés les haut-parleurs de la place et Radio-Bakou était sur les ondes. On reconnaissait aussitôt cette voix inégalable : c'était *Bulbul* – le rossignol – le meilleur chanteur en langue turque, même une des gloires de la ville. Puis les Russes, qui savaient pourquoi, l'avaient attiré chez eux avec un cachet royal (2009 : 153).

Le blanc de la neige, les silhouettes des arbres nus, la blancheur de la Voie lactée mêlés à la voix du chanteur turc, ouvrent deux pistes à notre réflexion, la première c'est un spectacle 'hivernal où plus que de sonorités, il est question de recherche du silence. Il s'agit là d'un rappel de la lutte continue avec le froid impitoyable de la région ; la seconde piste nous lance dans le « lyrisme » et la « cruauté » de « ces vieilles plaintes transcaucasiennes » tout en mettant l'accent sur les liens culturels entre Bakou et l'Iran et bien sûr sur l'autoritarisme des Russes qui se permettent de s'emparer, sur le mode colonial, d'un trésor artistique. La description de Bouvier entremêle ici les particularités géographiques et historiques. (*Ibidem.*).

5- La communion de l'homme et la nature

Vivement conscient de l'interdépendance de l'homme et de la nature, Bouvier ne manque pas de capter les relations étroites que

l'homme tisse avec la nature. Ainsi décrivant la route de Miandoab, il se montre sensible au renouveau de la nature en la personnalisant. Pour lui, la terre respire comme l'humain qui va bientôt la travailler, montrant ainsi l'interdépendance de l'homme et de la nature et la vie secrète du monde végétal : « Autour de nous, entre les plaques de neige, la terre travaillait, soupirait, rendait comme une éponge des milliers de filets d'eau qui la faisaient briller » (*Ibid.* : 187).

Dans la description qu'il nous donne de Mahabad, cette esthétique visuelle ne saurait dissimuler le climat sonore et coloré aux yeux du narrateur qui ausculte le monde dans l'écoute des vibrations des sons et des couleurs de son environnement qui se rapportent autant aux choses qu'aux individus vivant dans la bonne entente, accueillant avec curiosité la figure de l'étranger :

Maisons de torchis aux portes peintes en bleu, minarets, fumées des samovars et saules de la rivière : aux derniers jours de mars, Mahabad beigne dans le limon doré de l'avant-printemps. A travers l'étope noire des nuages, une lumière chargée filtre sur les toits plats où les cigognes nidifient en claquant du bec. La rue principale n'est plus qu'une frondrière où défilent des shi'ites aux lugubres casquettes, des *Zardoshti* coiffés de leur calotte de feutre, des Kurdes qui [...] dévisagent l'étranger avec effronterie et chaleur. (*Ibid.* : 189).

Il y a également lieu d'imaginer des moments d'écoute de la pluie qui tombe, des rivières qui coulent, de la nature qui vit et bruisse. Le lecteur peut associer la pluie, les nuages et des larmes qui tombent des yeux à travers une chanson que traduit un officier de police et saisir en même temps un moment d'extase, de douleur ou de nostalgie :

La pluie tombe
Tout est nuageux et pluvieux
Fleurs du printemps que cherchez-vous ?
Et toute cette eau qui tombe et tombe
Ce sont les larmes de mes yeux... (*Ibid.* : 194-195).

Ou dans la description qu'il nous donne de la prison de Mahabad, Bouvier parle toujours du « bruit de la pluie » et de celui « de la rivière » que l'« on entendait monter ». Ici on voit une solidarité entre le vu et l'entendu, entre la vision et la masse sonore de la rivière, l'image et le son vibrant l'un de l'autre. L'ouïe et la vue ouvrent l'une et l'autre des perspectives à l'action et permettent un jeu des sens qui commande une infinité de voyages à la croisée de l'homme et du monde, du dedans et du dehors. Des descriptions semblables se trouvent de façon éparpillée un peu partout :

Fin d'après-midi. Pluie. Nous nous morfondions. Par la fenêtre ouverte on entendait le pas mou des chameaux dans la boue, et le convoyeur qui chantait, tordant sa voix comme une éponge : une phrase, une pause, une grande gueulée sauvage [...]

... partout du sainfoin, des tulipes sauvages

C'est fou...le soleil brille

Et l'odeur des lilas me tourne la tête

Comme les vizirs des contes arabes, je me sentis fondre de plaisir
(*Ibid.* : 203).

On voit ici un troisième sens, l'odorat, venir se joindre à l'ouïe et à la vue pour compléter cette combinaison audio-visuelle qui renforce le sentiment désiré, le plaisir. Tous les sens en éveil, le narrateur savoure les plaisirs simples d'un « plat de mouton » dont il discute toute la semaine avec son ami Thierry, du *Bain Iran*, un *hammam* placé à dix minutes de chez lui où il lave ses vêtements, jouit d'un bain chaud et d'un massage ; il admire la beauté des femmes et des paysages, il boit du thé « sur la rue en écoutant une clarinette » (*Ibid.* : 229). Bref il découvre le bonheur au sein d'un hiver qui « vous rugit à la gueule », d'un printemps qui « vous trempe le cœur », d'un été qui « vous bombarde d'étoiles filantes », d'un automne qui « vibre dans la harpe tendue des peupliers, et personne ici que sa musique ne touche ». Il s'enchant à voir « les visages (qui) brillent, la poussière (qui) vole, le sang (qui) coule, le soleil (qui) fait son miel dans la sombre ruche du bazar, et la rumeur

de la ville – tissus de connivences secrètes – (qui) vous galvanise ou vous détruit » (*Ibid.* : 221). Pourtant il tient à préciser : « on ne peut pas s’y soustraire, et dans cette fatalité repose une sorte de bonheur » (*Ibid.*).

A y regarder de plus près, on comprend que le narrateur/auteur est intérieur à l’histoire qu’il raconte et refuse ainsi la position d’un observateur impartial. Il parle de sa propre situation et de sa propre histoire en Iran, très proche de la vie réelle qu’il y a menée, et son récit, par le truchement des images littéraires offertes, comparaisons et métaphores, cherche à nous communiquer ce qui est parfois incommunicable. Dans le cas du voyage en Orient de Bouvier il faut dire qu’en tant qu’un voyageur/ auteur, il est en quête d’une harmonie entre lui-même et le monde, un frottement intellectuel ou même physique de son moi en contact avec une réalité étrangère. Quand il nous dit que « le voyage nous défait », entre autres, il entend que le voyage nous transforme, déconstruit nos idées préconçues, nous met face aux réalités ou à côté d’elles, réalités qui nous étaient inconnues et qui peuvent changer notre façon de penser sur autrui. Cette même idée de « défaire » se retrouve d’ailleurs dans *Le Poisson-Scorpion*, avec un vocabulaire différent que dans la citation ci-dessus indiquée (1990 : 40), où il est question d’« un sapin de Noël » et de la route qui « plume » le voyageur, on voit bien que Bouvier ne cherche pas à s’enrichir d’exotisme à travers une position d’occidental dominant. L’image du sapin de Noël, dépréciative à souhait, exprime bien son refus de suivre la trace de certains prédécesseurs. En revanche, il consent à être « plumé », à une sorte d’auto-effacement face aux réalités vues et vécues ; il cherche l’émerveillement par la beauté des paysages et par un accueil particulier de l’exotisme oriental qui est de se fondre dans la façon de vivre et de penser d’autrui. La prose qu’il réserve à son récit de voyage, à l’instar de ses poèmes écrits entre 1953 et 1997, est aérienne et musicale. Le titre de son recueil poétique publié en 1997, *Le dehors et le dedans*, est significatif à bien des égards et résume

bien son état d'esprit : « le dehors » c'est probablement l'ailleurs et le partage des souvenirs de voyage au cours duquel nous croisons sa logeuse arménienne, Chuchanik, curieuse de savoir la raison de son voyage en Iran, les Kurdes qui fréquentent le restaurant *Djahan Noma*, le menuisier arménien qui joue de la clarinette et d'autres visages intéressants, allant des représentants de la culture la plus populaire jusqu'à la culture la plus raffinée de l'Orient en général, et de l'Iran en particulier ; et « le dedans », ce sont les impressions et les rencontres du sujet percevant face au paysage perçu, les impressions et les rencontres qui prennent forme dans ses imaginations et donnent sens à l'expression de « l'infini dans le fini » ; comme nous le dit Michel Collot :

Le paysage n'est pas un pur objet en face duquel le sujet pourrait se situer dans une relation d'extériorité ; il se révèle dans une expérience où sujet et objet sont inséparables, non seulement parce que l'objet spatial est constitué par le sujet, mais aussi parce que le sujet à son tour s'y trouve englobé par l'espace. (1986 : 212)

Dans le cas de Bouvier, il faut dire que le voyage ne lui est pas un moyen d'accroissement de ses connaissances mais une sorte de réduction du sujet voyageur ramené à repousser ses propres limites, ce qui facilite cette liaison étroite entre le sujet regardant et l'objet regardé.

6- La logique des limites et des marges chez Bouvier

Certes comme tout auteur/voyageur, en partant vers l'Orient, Bouvier était à la recherche d'un ailleurs et les pays qu'il allait visiter étaient situés sur une carte mais comme nous le dit Muriel Détrie :

La litanie de leurs noms ne suggère qu'une *orientation* au sens propre du terme, c'est-à-dire un déplacement en direction d'un Orient ressenti comme « vague », dépourvu de tout contenu particulier, qui n'attire que parce qu'il apparaît mystérieux et lointain. (2012 : 331)

Et Bouvier lui-même, au début de son livre, précise que « Le programme était vague, mais dans de pareilles affaires l'essentiel est

de partir » (Bouvier, 2009 : 12). « Partir », d'une part, pour fuir la restriction de la morale protestante de son milieu d'enfance dont il nous parle lui-même dans son *Poisson-Scorpion* (Bouvier, 1990 : 744), et d'autre part, pour exercer librement ses facultés pour apprendre, saisir et connaître le monde. Son désir de partir oscille ainsi entre une fuite et un but, tout en répondant à un rêve d'enfance né à la vue des cartes géographiques. Il est ce « nomade intellectuel » dont nous parle Kenneth White tout en précisant que : « ... dans le mot **nomade**, se cache déjà, comme dans une anagramme, un **monde**, et plus précisément un **monde A**, le monde d'un recommencement » (Poulet, 2014 : 175).

Et Kenneth White ajoute que ce A, parmi d'autres, peut signifier *Autre chose, Ailleurs, Au-delà des limites* (*Ibid.*). Il emploie également l'expression « Littérature des limites » (White, 1996 : 174). Dans le cas de Bouvier on pourra peut-être dire que cette expression acquiert toute sa pertinence car il s'abandonne avec plaisir à la jouissance de l'instant sans avoir le souci de l'avenir. Il accepte tout autant l'immobilité forcée que l'obligation de repartir tout en pensant à un « Eden » dont, plus tard, il nous décrira le paysage, sur la route de Mahabad :

Il faisait doux. La montagne était silencieuse. Chatons de mars, écorce tendre, branchures neuves, petits bosquets rédempteurs aux couleurs de vannerie : un maigre Eden mais l'Eden tout de même. (Bouvier, 2009 : 211)

Les paysages dont s'émerveillent Bouvier ne sont pas intégralement édéniques. S'il voit les beautés, il s'accommode aussi des traits triviaux et accepte les difficultés avec sagesse : il apprécie écrire « dans un bistrot dont les poules fientent entre vos pieds » (*Ibid.* 2009 : 42) et où il est l'objet de curiosité d'une cinquantaine de personnes qui se pressent contre sa table. Toutes les difficultés qu'il a subies au cours de son voyage telles que sa maladie dont « tous les barrages » l'ont fait souffrir pendant plusieurs jours à Tabriz, les mendiants de la ville dont il devait se méfier et à la fois avec qui il

devait garder ses relations amicales, sa longue patience face aux déséquilibres politiques qui l'empêchaient, lui et son ami Thierry, de pouvoir obtenir leur laisser-passer pour quitter Tabriz :

Pendant deux semaines, nous fîmes la navette d'un bureau à l'autre, prenant le thé avec des galonnés courtois, prêts à nous entretenir de tout sauf de notre affaire, vivant de promesse toujours remises que nous rappelions jour après jour avec une placidité qui nous coûtait beaucoup, assurant des interlocuteurs qui s'étaient déjà dédis à maintes reprises que leur bonne foi nous paraissait sans tache, usant nos nerfs et apprenant ce jeu ancien où le plus patient gagne. (*Ibid.*, 2009 : 185)

Et bien d'autres malheurs auxquels il doit faire face, ne l'empêchent pas d'être ébloui par l'Orient et de parler du « merveilleux », de sorte qu'avant de quitter Tabriz, à la rencontre d'un vieux derviche qui lui dit que « la Perse est encore le pays du merveilleux », il nous livre ses réflexions et les différences qu'il distingue entre le merveilleux occidental et celui qu'il a expérimenté en Orient :

Ce mot me fit songer. Chez nous, le « merveilleux » serait plutôt l'exceptionnel qui arrange ; il est utilitaire, ou au moins édifiant. Ici, il peut naître aussi bien d'un oubli, d'un péché, d'une catastrophe qui en rompant le train des habitudes, offre à la vie un champ inattendu pour déployer ses fastes sous des yeux toujours prêts à s'en réjouir. (*Ibid.* 2009 : 228)

N'est-ce pas donc le voyage qui brouille les limites et redéfinit les marges d'une vie ? N'est-ce pas le voyage qui donne l'occasion d'oublier et de dépasser la frontière des habitudes pour dépouiller l'homme de tout ce qui l'enlisse ? Le motif du dépouillement des habitudes, répété à maintes reprises au cours du texte, est annoncé dès les premières pages de *L'Usage du monde* et devient la condition même d'une curiosité nécessaire à l'émerveillement :

Le voyage fournit des occasions de s'ébrouer mais pas – comme on le croyait – la liberté. Il fait plutôt éprouver une sorte de

réduction ; privé de son cadre habituel, dépouillés de ses habitudes comme d'un volumineux emballage, le voyageur se trouve ramené à de plus humbles proportions. Plus ouvert aussi à la curiosité, à l'intuition, au coup de foudre. (*Ibid.*, 2009 : 80)

Obligé de rester pendant six mois à Tabriz à cause des conditions météorologiques extrêmes, en compagnie de son ami Thierry, Bouvier a dû faire preuve de résignation et eu l'occasion de voir l'Orient d'un œil différent de celui des autres voyageurs et touristes ; libéré de tous les clichés et de toute sorte d'eurocentrisme, il se rapproche de ce « nomade intellectuel » de Kenneth White qui se laisse évoluer :

Dans un espace qui n'est pas marqué ni par un réductionnisme rigide ni par un formalisme étroit ni par un bouillonnement vitaliste. (Le nomade intellectuel) ouvre un espace théorique qui n'est ni science ni philosophie ni idéologie mais géopolitique. (Poulet, 2014)

Mais comme le souligne Kenneth White, « Dans le nomadisme intellectuel il y a un dialogue, une dialectique entre l'errance et la résidence » (*Ibid.*). Au cours de cette « errance » et cette « résidence », Bouvier ne refuse aucune rencontre et rend visite, par simple curiosité, aussi bien à des gens humbles qu'à des *arbabs*, propriétaires de village, dont il rapporte les propos d'un d'entre eux, pour décrire les habitants de Tabriz :

Voyez-vous... la ville n'est ni turque, ni russe, ni persane... elle est un peu tout cela, bien sûr, mais au fond d'elle-même elle est centre-asiatique. Notre dialecte turc, difficile pour un Stambouli, se parle pratiquement jusqu'à Turkestan chinois. Vers l'ouest, Tabriz est le dernier bastion de l'Asie centrale, et quand les vieux lapidaires du bazar parlent de Samarkand où ils allaient autrefois chercher leurs pierres, il faut voir de quelle oreille on les écoute... l'Asie centrale, dit-il encore, cette chose à laquelle, après la chute de Byzance, vos historiens européens n'ont plus rien compris. (Bouvier, 2009 : 134-135)

Mais là encore Bouvier rappelle une autre limite, celle de ses propres connaissances. C'est pourquoi n'étant pas historien, il se repositionne en « nomade intellectuel » pour essayer de bien comprendre l'Histoire ; il l'analyse à fond pour « suivre des chemins, des pistes, des sentiers » (Voir Kenneth White, entretien) ; il oublie l'arrogance de ses prédécesseurs ethnocentristes, pousse les limites et les marges pour saisir une manière de penser vive qui lui permet de raconter son séjour en Orient non sous forme d'un roman ou d'un simple récit de voyage, mais dans le cadre de ce que Kenneth White appelle *waybook* (livre itinéraire) « qui peut se lire à plusieurs niveaux » et qui présente « avec les essais et les narrations, une poétique » (*Ibid.*) : une poétique de l'espace, une poétique de couleurs et de sons, une poétique du désir de l'altérité, une poétique de rupture, une poétique de dépouillement et d'auto-effacement devant les merveilles de l'Orient.

7- De la nostalgie au désir de fuite

Chaque départ est ressenti par Bouvier comme une rupture mais aussi un élan. Le regard vers ce qui vient de finir fait qu'à chaque départ, il éprouve la nostalgie de quitter les endroits où il a passé plusieurs jours ou même plusieurs mois. C'est cette nostalgie propre aux départs qui lui donne l'occasion de rappeler que les caravaniers persans ne parcourent jamais une longue distance lors de la première étape de leur voyage parce que : « Le soir du départ, chacun s'aperçoit qu'il a oublié quelque chose à la maison » (2009 : 259). « Ce quelque chose oublié à la maison » qui offre le prétexte de revenir sur ses pas lui donne la nostalgie et une sensation de vide en soi-même, c'est l'indice d'un manque qui ne cesse de lui faire penser à un déplacement continu, un retour à la notion de l'exotisme puisqu'à chaque frontière un indice vient lui indiquer qu'il vient de franchir une frontière et de quitter un monde qu'il ne reverra peut-être plus. Aux abords de la frontière afghane, lorsque nos deux voyageurs ont quitté l'Iran, un chauffeur de camion leur offre des cigarettes iraniennes. Ces simples objets sont aussitôt transformés dans

l'imagination de Bouvier pour devenir à eux seuls représentatifs de tout une culture :

Il l'ouvrit et nous tendit à chacun un paquet de cigarettes Ghorband, minces, une pâle inscription persane près du bout, un goût fin, un peu âpre avec un petit bouquet distingué de deuil, d'usure et d'oubli, comme la Perse. A deux jours de frontière nous y repensions tendrement ; on la voyait, la Perse, comme un large espace nocturne avec des bleus très doux, compatissants. Déjà, nous lui rendions justice.

A la fin du récit, en prenant son « passeport paraphé » pour quitter l'Afghanistan, la même sensation de perte se redessine, avec plus d'ampleur, mais s'accompagnant d'une résignation doublée d'une sagesse à tout épreuve :

Ce jour-là, j'ai bien cru tenir quelque chose et que ma vie s'en trouverait changée. Mais rien de cette nature n'est définitivement acquis. Comme une eau, le monde vous traverse et pour un temps vous prête ses couleurs. Puis se retire et vous replace devant ce vide qu'on porte en soi, devant cette espèce d'insuffisance d'âme qu'il faut bien apprendre à côtoyer, à combattre, et qui, paradoxalement, est peut-être notre moteur le plus sûr. (*Ibid.* : 418)

Pourtant, il arrive aussi que la réceptivité du voyageur/narrateur soit en quelque sorte agressé par le paysage extérieur et qu'à la nostalgie du départ se supplée curieusement un désir de fuite. Curieusement, c'est aux environs de la cité la plus grandiose et la plus pittoresque de l'Iran, Ispahan, que Bouvier se sent pris, après un premier émerveillement, par un désir de fuir au plus vite un espace ennemi et empreint de mort, au point que la ville semble en perdre sa réalité : « J'avais beau répéter : Ispahan ; pas d'Ispahan qui tienne » (*Ibid.* : 264). C'est dans de tels passages que le lecteur a l'impression que le paysage a une vie propre et qu'il se ferme à l'observateur étranger dont les sens sont désormais incapables de détecter un charme caché. La ressemblance que Bouvier ressent alors entre les paysages iraniens et les paysages provençaux disparaît alors soudain

sous l'effet d'un silence troublant. Avant de quitter Ispahan pour Chiraz, Bouvier s'accorde une promenade près du fleuve :

Et dans la nature, exactement cette même intimité molle et dangereuse qu'on trouve parfois, les nuits d'été, aux abords d'Arles ou d'Avignon. Mais une Provence, sans vin, ni vantardises ni voix de femmes : en somme, sans ces obstacles ou ce fracas qui d'ordinaire vous isole de la mort [...] Tout n'était plus qu'effondrement, refus, absence. A un tournant de la berge, le malaise est devenu si fort qu'il a fallu faire demi-tour. [...] Moi je mis plutôt ceci : des paysages qui *vous en veulent* et qu'il faut quitter immédiatement sous peine de conséquences incalculables. (*Ibid.* : 264-265)

Pourquoi Bouvier parle-t-il des paysages qui « *vous en veulent* » ? Peut-on dire que cette fois, contrairement à ce sentiment d'altérité qui lui est propre, confronté à l'étrangeté de l'Ailleurs, il éprouve un sentiment de dépossession et de dénuement qui lui donne envie de fuir ? La même envie qu'il a eue au début de son voyage en quittant son pays natal ? Ces propos, en quittant Ispahan, nous montrent moins la réaction du milieu sur le voyageur que celle du voyageur sur le milieu, une réaction qui suscite une sorte de malaise chez Bouvier, une sorte d'altérité inversée.

Conclusion

Les descriptions de Bouvier que tout iranien lit avec émotion révèlent tout autant le monde qui l'entoure que l'individualité de l'observateur. On peut même dire que la description, souvent analytique, de Bouvier dans son récit de voyage met en œuvre tous les sens pour une écoute approfondie du monde dont il redessine les frontières extérieures pour mieux saisir les limites et les lacunes de son intérieur. La sensibilité hors pair de Bouvier lui offre la possibilité de constituer des figures iconiques : partant de simples éléments de tout ce qui constitue la vie sur terre, de la flore et de la faune, du minéral et du végétal, il parvient à dresser un inventaire disparate de tout ce qui constitue l'identité d'une civilisation. C'est ainsi qu'il parle aussi bien des immenses platanes dignes de figurer

dans les rêves que des cafés où l'on peut demeurer sans sentir passer le temps.

Bon nombre de figures iconiques peuvent compléter cette liste. Bouvier n'hésite pas à raconter des anecdotes, à parler des conditions de vie des habitants des différentes provinces iraniennes, de celle des villageois, de la communauté arménienne de Tabriz, de la prison de Mahabad, des Kurdes, des mouvements politiques favorables à Mossadegh, de ceux, surtout des religieux, qui désirent un pays sans école, des poètes iraniens, anciens et modernes: il n'hésite pas à décrire les exilés européens qu'il a rencontrés au cours de son voyage, les figures familières qu'il a trouvées sous des traits orientaux comme ce chauffeur de camion qui lui apparaît comme une reprise de la figure paternelle ; il se montre sensible aux lieux culturels, il trouve un lien entre l'Orient et l'Occident, entre le passé et le présent en faisant allusion aux images mythologiques ; la vision du mont Ararat lui rappelle l'Arche de Noé et le mot Nakhitchevan dont le vieux sens arménien veut dire « les gens du navire », le fait penser au passé très lointain. Dans tout ce qu'il raconte il y a une sorte d'émotion nourrie de l'interaction entre lui et son environnement qui lui donne lieu d'exercer, dans son récit, une pensée instinctive liée à l'affectif. D'ailleurs tout l'espace de l'Orient est pour Bouvier une ouverture sur le monde, comme l'indique le titre de son ouvrage, mais surtout une leçon d'humilité, comme la citation d'Emerson qui finit le volume et qui rappelle qu'à l'issue de tout voyage, l'homme ne redevient jamais ce qu'il fut et perd un peu de son égocentrisme.

Le récit de Bouvier et le titre qu'il a choisi pour son livre ont marqué bien des lecteurs. Partir sur les traces de ce nomade a tenté dernièrement un jeune auteur qui, en hommage à Bouvier, a choisi comme titre pour son récit de voyage en Iran, *L'Usure d'un monde*. Une lecture parallèle des deux ouvrages, écrits à plusieurs décennies de distance pourrait révéler dans quelle mesure le voyageur moderne

occidental peut se montrer réceptif à l'état d'esprit qui fait l'originalité du récit de Bouvier.

Bibliographie

- Bouvier, Nicolas, 1982, rééd. Payot, 1990, *Le poisson-Scorpion*, Paris, Gallimard.
- , 2009, *l'Usage du monde*, Barcelone, Petite Bibliothèque Payot (PBT).
- , 1997, *Le dehors et le dedans*, recueil *Poétique*.
<https://www.goodreads.com/book/show/2940559-le-dehors-et-le-dedans>
 RadioFrance
<https://www.radiofrance.fr/franceculture/nicolas-bouvier-recits-de-voyage-et-lecon-de-modestie-2262216>, Avril 1995
- Collot, Michel, 1986 : 211-217, « Points de vue sur la perception des paysages » in : *L'espace géographique*, tome 15, n° 3.
- , 2011, *La Pensée-Paysage*, Paris, Actes Sud.
- , 2014, *Pour une géographie littéraire*, Paris Cortis.
- , 2013 (15 avril), *Entretien avec France-Culture*.
- Désérable, François-Henri, 2023, *L'Usure d'un monde, Une traversée de l'Iran*, Gallimard.
- Détrie, Muriel, 2012 : 329-348 « le voyage en Orient dans l'œuvre de Nicola Bouvier : quête d'ailleurs et désorientation », in *l'Ailleurs depuis le romantisme*, Paris, Hermann.
- Genette Gérard, 1966, *Figures I*, Paris, Seuil.
- , 1969 rééd. 1979 « La littérature et l'espace » in *Figures II*, Paris, Seuil, coll. « Tel Quel », coll. « Points ».
- Lasnier, Marie, 2010, « *Ecrivain-voyageur* » versus « *voyageur-écrivain* » : *la déconstruction du voyage et de ses modes d'écritures au XXe siècle, vers une réécriture du récit de voyage et de l'ailleurs*, Thèse soutenue à l'Université Stanford.
- Moussa, Sarga, 2004 : 164-176, « Nicolas Bouvier et sa réinvention du voyage en Orient au XXe siècle » in *Seuil & Traverses* 4, Université d'Ankara.

Rousseau, Jean-Jacques, 1959, *Œuvres complètes*, sous la direction de Bernard Gagnebin et de Marcel Raymond, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, t. I.

Poulet, Régis, 2014, « L'œuvre complète de Kenneth White – Entretien avec l'auteur » in Revue électronique, *Revue des sources*.

White, Kenneth, 1996, « Petit album nomade », in *Pour une littérature voyageuse*, ouvrage collectif, Bruxelles, Complexe.